

accompli. Claire, partageant l'ivresse de Jules et de toute l'assemblée, éprouva en ce moment que le plus grand bonheur est de savoir se vaincre soi-même, et que les ridicules, les travers, les défauts même, rien ne résiste à la réflexion que fait naître la confiance.

LE FAUTEUIL DU GRAND- PÈRE.

Monsieur de Lirné, ancien jurisconsulte; et d'un grand âge, était depuis long-temps attaqué des infirmités de la vieillesse; ce qui souvent le forçait de rester dans un fauteuil où il recevait les soins et toutes les marques de la tendresse que lui portait madame de Rainefort, sa fille unique, veuve depuis cinq ans d'un capitaine d'artillerie, mort au champ d'honneur.

Mada..

Madame de Rainefort avait deux enfans, un fils âgé de douze ans, nommé Stéphane, et une fille, son aînée d'un an, appelée Alphonsine. Ces deux enfans se ressemblaient par les traits du visage et le son de la voix; mais ils étaient loin d'avoir le même caractère et les mêmes penchans. Stéphane, vif, enjoué, caressant, trouvait tout à son gré, ne témoignait jamais d'humeur, traitait également le pauvre et le riche, le faible et le puissant; ni l'orgueil ni l'égoïsme n'avaient pu trouver accès dans son cœur. Ne distinguer les hommes que par leur mérite, ne s'attacher qu'à leur bonté, qu'à leur affabilité, telle était la devise de Stéphane, tel était le fruit de ses nombreux entretiens avec son grand-père dont il préférait souvent la société à celle des jeunes gens de son âge, et aux cercles les plus brillans.

Alphonsine, au contraire, ne s'attachait qu'aux dehors qui charmaient les yeux; la beauté de sa taille et le charme de sa figure lui faisaient croire que rien ne pouvait leur être comparé. Sa fierté ne lui faisait trouver

de

de charmes que dans le luxe et l'élégance ; elle n'attachait de prix qu'aux objets rares qui annonçaient l'opulence. Cultiver les talens, former son éducation, orner son âme des vertus qui font le plus chérir et respecter son sexe, tout cela n'était pour Alphonsine que fastidieuses inutilités, que temps perdu, consacré entièrement à l'ennui.

Parmi les meubles riches et recherchés qui paraient le salon de madame de Rainefort, se trouvait un ancien fauteuil de bois de hêtre, garni d'un vieux cuir rouge, attaché par des clous autrefois dorés, et qui n'offraient plus qu'un métal noirâtre, entre lesquels paraissait çà et là un reste de franges antiques, où la poussière se tenait obstinément attachée. Ce grand fauteuil, monté sur quatre roulettes, et dont le dos se renversait à volonté au moyen d'une double crémaillère, était le siège accoutumé du respectable M. de Lirné. Il s'y trouvait bien plus à son aise que dans les meubles modernes, dont les formes aiguës et la pose gênante lui paraissaient aussi ridicules qu'incommodes.

Stéphane

Stéphane, qui ne voyait dans ce meuble gothique qu'un lieu de repos où son grand-père oubliait souvent ses infirmités, prenait plaisir à le conserver, à le raccommoder, en un mot, à y ajouter tout ce qui pouvait contribuer au plaisir et à l'aisance du vénérable vieillard.

L'hiver commençait-il, Stéphane adaptait au sommet du fauteuil de son grand-père, une draperie qui préservait de la moindre froidure sa tête chauve et ses organes affaiblis par les ans; les beaux jours commençaient-ils à renaître, Stéphane ornait le devant du fauteuil d'une petite tablette de bois de noyer, sur laquelle il déposait chaque jour des fleurs printannières, dont la vue et le parfum ranimaient le vieillard, en lui offrant le souvenir de ses belles années. Souvent M. de Lirné était ainsi roulé par son petit-fils aux rayons du soleil, qui le réchauffaient et lui rendaient sa force et sa gaité; souvent aussi, après plusieurs circuits, il s'endormait dans son fauteuil, le sourire sur les lèvres, et paraissant bénir l'aimable enfant qui se plaisait,
par

par tant de soins et d'égards, à prolonger ses jours, à embellir la fin de sa carrière.

Alphonsine était loin de partager les devoirs que son frère rendait à leur aïeul. Jamais elle n'avait roulé une seule fois l'énorme et antique fauteuil; jamais elle n'y avait déposé la moindre fleur: son plus grand supplice, au contraire, était de voir ce vieux meuble faire une disparate aussi grande avec les beaux meubles de riches étoffes et de bois d'acajou, qui remplissaient le salon. Cent fois, si elle l'eût osé, elle eût brisé ce vieux siège qui humiliait son orgueil: « Oui, » dit-elle un jour dans son dépit, *« dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil. »*

M. de Lirné, dont les organes n'étaient pas entièrement affaiblis, avait remarqué l'antipathie d'Alphonsine pour son meuble chéri; il avait même entendu ces paroles dures et pénibles: *« Dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil. »*

teuil. » Ces mots coupables pesaient sur son cœur, et il résolut de donner à sa petite-fille une leçon dont elle conservât longtemps le souvenir.

Sous le siège de ce fauteuil, M. de Lirné avait fait pratiquer, à l'insu de tout le monde, une cassette dont lui seul avait la clef, et où il déposait tout ce qu'il avait de plus précieux. Chaque âge a sa manie : celle de la vieillesse est de se séparer le moins possible du trésor amassé par son travail et son économie.

Un jour, Alphonsine, invitée pour le soir à une fête où devaient se réunir les femmes les mieux mises de sa société, se plaignit hautement de n'avoir pas une robe assez élégante ; elle désirait surtout une garniture de fleurs artificielles, ainsi qu'elle en voyait porter à toutes les jeunes personnes de son rang et de sa fortune ; mais madame de Rainefort, qui voulait habituer sa fille à une sage économie, avait fixé ses mois de dépense à une certaine somme, qu'Alphonsine avait dissipée d'avance. Il était donc irrévocablement

ment décidé que la jeune coquette irait à la fête avec une simple robe de crêpe blanc. Désolée d'avoir dépensé tout son mois en bagatelles, Alphonsine exprimait son chagrin devant son grand-père, qui feignit de n'y pas faire attention.

Quelques heures après, elle rentra dans l'appartement de M. de Lirné, à qui elle peignit de nouveau ses regrets et son désespoir. — «Eh bien! ma petite, dit le respectable vieillard en souriant, pour te consoler de n'avoir pas une toilette plus recherchée, sois une fois utile à ton grand-père; prends cette clef, et oblige-moi d'ouvrir le dessous de mon fauteuil; là, de ce côté....» Alphonsine rougit, hésite et s'imagine qu'il est peut-être question d'enlever certain vase mystérieux qui se trouve ordinairement sous les meubles de cette espèce. Elle veut s'excuser, elle feint de ne pouvoir ouvrir la serrure; le vieillard jouit de sa méprise: enfin, elle tourne la clef d'une main tremblante et, détournant la tête, ouvre le dessous du fauteuil.... et aperçoit une jolie corbeille
par-

parfumée, couverte de satin bleu, qui contenait une garniture complète en roses blanches, dont l'élégance égalait la fraîcheur. Elle comprit alors l'aimable leçon de son grand-père, avoua que jamais surprise ne lui avait été plus agréable, et courut aussitôt faire poser sur sa robe de crêpe le riche ornement auquel elle était loin de s'attendre.

Mais l'antipathie d'Alphonsine pour le vieux fauteuil ne fut pas encore entièrement détruite; elle ne pouvait s'accoutumer à le voir figurer parmi les causeuses et les gondoles modernes dont il était entouré dans le salon. Elle n'osait plus exprimer tout haut son aversion pour ce meuble; mais dès que M. de Lirné ne l'occupait plus, elle le cachait dans un coin de l'appartement, et mettait devant lui tout ce qui pouvait le dérober à la vue. Une aventure assez singulière vint dissiper à jamais la répugnance d'Alphonsine, et lui rendre le fauteuil du grand-père aussi cher qu'il lui avait jusqu'alors paru désagréable.

On

On était dans le carnaval. Alphonsine devait se montrer déguisée en vieille chez une de ses amies, où un grand nombre de jeunes personnes de son âge se réunissaient. La robe à plis sur le dos, les longues manchettes à trois rangs, le bonnet à papillon, les chaussures à talon, et sur la figure un *mas* que malin et couvert de rides, rien nemanquait à son accoutrement, et, quoiqu'à peine au printemps de l'âge, on l'eût prise pour une vieille de soixante-dix ans. Sa mère avait présidé avec plaisir à cette mascarade, et le jeune Stéphane, déguisé en jockey élégant, devait porter la queue de la vieille baronne, et faire avec elle une entrée triomphale dans la brillante et joyeuse réunion où ils étaient attendus. Il avait été convenu expressément que les pères et mères n'y seraient point admis, et que la dame seule de la maison veillerait sur cette jeunesse folâtre qu'on voulait voir une fois livrée à elle-même.

Alphonsine, pour compléter son déguisement de vieille baronne, avait eu l'indiscrétion

tion de prendre, à l'insu de tout le monde, des boucles d'oreilles de diamans, et d'un assez grand prix, qu'elle déroba dans le secrétaire de madame de Rainefort. En arrivant au bal chez son amie, elle les mit à ses oreilles, ce qui produisit en effet l'illusion la plus complète. Elle réunit tous les suffrages; il fut unanimement reconnu qu'Alphonsine avait une des plus riches, une des plus singulières mascarades qu'on eût jamais vues. Son amour-propre était flatté, sa joie était extrême; elle se livra donc au plaisir de la danse et à mille jolis petits jeux qui s'y entremêlèrent, avec l'ivresse et l'étourderie de son âge. Enfin minuit sonna; c'était l'heure fatale que tous les parens avaient désignée pour se séparer. Comme elle parut arriver vite!..... Alphonsine et Stéphane, conduits par un ancien domestique, montèrent en voiture, et se rendirent chez leurs parens, qui reposaient en ce moment. Mais quel coup terrible pour la jeune personne, lorsqu'en s'approchant de son miroir pour se déshabiller, elle s'aperçut qu'il lui manquait
une

une des boucles d'oreilles de sa mère! Elle jette un cri perçant et fond en larmes; le bon petit Stéphane retourne aussitôt dans la maison où le bal avait eu lieu; il cherche partout, s'informe, mais eu vain; on ne put jamais retrouver ce riche bijou. — «Que dira ma mère? s'écriait Alphonsine; que je suis cruellement punie de mon indiscretion! Comment réparer une perte aussi grande? Il faudrait peut-être... Deux mille écus, ajoutait Stéphane: comment as-tu donc osé prendre, à l'insu de ma mère.... J'ai cru que c'était elle qui t'avait prêté cette riche parure; songe au chagrin que lui causera ton indiscretion, ta coquetterie, ton imprudence: oh! ma sœur, combien tu es coupable!»,

Ces deux pauvres enfans passèrent la nuit dans la plus terrible agitation; il fut impossible, surtout à Alphonsine, de fermer l'œil un seul instant. Le lendemain, on prit pour fatigue du bal l'abattement qu'on remarquait sur la figure du frère et sur celle de sa sœur: plusieurs jours se passèrent. Cependant Stéphane,

phane, pressé de questions par son grand-père, qui ne trouvait plus sur les traits de son petit-fils l'aimable sécurité qui en faisait ordinairement le charme, lui avoua le malheur qui leur était arrivé, lui peignit tout le désespoir d'Alphonsine. — «Eh bien! tâche de me procurer, dit aussitôt M. de Lirné, l'autre boucle d'oreilles de ta mère, mais à l'insu de tout le monde, et surtout de ta sœur. Va, mon cher enfant, et calme tes inquiétudes.», Stéphane obéit à l'instant même, et suivit de point en point ce que son grand-père lui avait ordonné.

Quelque temps après, Alphonsine, présumant que sa mère, invitée à un grand dîner d'étiquette, ne manquerait pas de vouloir mettre ses boucles d'oreilles, et qu'alors elle s'apercevrait du cruel accident qui était arrivé, vint confier à M. de Lirné tout son tourment. Le vieillard était en ce moment assis dans son fauteuil que Stéphane s'amusa à rouler dans le salon. Au récit douloureux d'Alphonsine, il se mit à sourire; et, lui remettant de nouveau sa clef, il lui dit d'ouvrir le

le dessous du fauteuil, ce que la jeune personne fit cette fois sans hésiter, et avec le plus vif empressement: elle ouvre, et le premier objet qui frappe sa vue, c'est l'écrin de sa mère contenant une boucle d'oreilles neuve, et tellement semblable à l'autre, qu'il était impossible de distinguer la nouvelle de l'ancienne. Alphonsine crut d'abord que c'était le premier bijou qu'on avait retrouvé; mais Stéphane lui expliqua tout le mystère, et la jeune étourdie apprit que c'était à la générosité, à la tendresse de son grand-père qu'elle devait un événement aussi heureux. Stéphane courut aussitôt replacer l'écrin dans le secrétaire de sa mère qui ne s'aperçut de rien. Alphonsine, éperdue de joie et de reconnaissance, se jeta dans les bras de M. de Lirné qui, en la pressant sur son cœur, lui dit, avec la plus touchante expression: *«Quand je ne serai plus, ne brûle pas mon vieux fauteuil.»*